NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

75 Nº 9 1953

Le livre d'Isaïe parle-t-il des Chinois ?

Gustave LAMBERT (s.j.)

p. 965 - 972

https://www.nrt.be/es/articulos/le-livre-d-isaie-parle-t-il-des-chinois-2556

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Le Livre d'Isaïe parle-t-il des Chinois ?

Solution d'un vieux problème

En décrivant le retour vers la sainte Sion des Juifs exilés à Babylone, le prophète annonce aussi que des fils d'Israël, dispersés aux quatre coins de l'horizon, reviendront s'agréger au peuple élu reconstitué :

> « En voici qui viennent de loin ;
> en voici du Nord et du Couchant,
> et ceux-là du pays des Sînîm » (XLIX, 12) [1].

Qu'entendait l'auteur de ce verset par ce mystérieux « *pays des Sînîm* » ? Les versions anciennes ne donnent pas une interprétation claire et unanime : les unes, comme la Septante et la version arabe, ont cru qu'il était question de la Perse ; les autres, comme le Targum de Jonathan [2] et la Vulgate latine, ont compris qu'il s'agissait de la région du Sud ; d'autres enfin, comme la syriaque et les traductions grecques distinctes de la Septante, ont recouru à l'échappatoire encore usitée de nos jours : elles se sont contentées d'une simple translittération : les « Sinîm ». Ces faits prouvent que le mot, dès l'antiquité, était obscur et déjà corrompu.

L'exégèse moderne a fait des tentatives en diverses directions. Dès le XVI[e] siècle, l'orientaliste espagnol Arias Montano (1527-1598), le principal collaborateur de la Bible polyglotte d'Anvers, exprime l'opinion que les *Sinim* seraient les *Chinois*. Il est suivi par Cornelius a Lapide (1567-1637), professeur au Collège de la Compagnie de Jésus à Louvain, puis au « Collegium Romanum ». Les pages [3] que l'exégète campinois a consacrées à cette question relèvent de la parénèse autant que de l'exégèse. Elles sont remplies de cet esprit apostolique qui entraînait à cette époque vers les Indes, la Chine et le Japon, les confrères du P. Cornelius, animés du désir de marcher sur les traces de saint François-Xavier.

Au XVIII[e] siècle, Jean-David Michaelis (1717-1791), conscient que la Chine ne pouvait se trouver dans l'horizon géographique du Livre de la Consolation, chercha une autre solution. Dans la forme « *Sjnjm* » livrée par l'hébreu massorétique, il proposa de considérer le premier « *jod* » comme résultant de la corruption d'un « *waw* » primitif et de restituer la graphie « *Swnjm* », laquelle permettait la lecture « *Sewênîm* ». Ce pluriel était à considérer comme désignant « les gens de *Sewênêh* », ville d'Egypte, citée par Ezéchiel, XXIX, 10 et XXX, 6, connue des Grecs sous le nom de *Syène* et que l'on appelle aujourd'hui *Assouan*.

Cette interprétation fut reprise par Johann Christoph Döderlein (1745-1792), professeur à l'Université d'Iéna, celui-là même qui, vers 1775, posa le problème du Deutéro-Isaïe.

Les découvertes archéologiques du XX[e] siècle devaient révéler un jour que la solution adoptée par Michaelis et Döderlein était la seule correcte. En attendant, ce n'était qu'une brillante hypothèse qui n'eut pas l'heur de plaire aux deux grands hébraïsants allemands du XIX[e] siècle : Wilhelm Gesenius (1786-1842)

---

1. Traduction Condamin, *Le livre d'Isaïe*, Paris, 1905, p. 300.
2. Stenning, *The Targum of Isaiah*, Oxford, 1949, p. 166-167.
3. R. Galdos, *Effigies Divi Pauli*, Westmalle, 1938, p. 115-122 : De Sinarum evangelizatione.

et Franz Delitzsch (1813-1890). Ces deux savants retournèrent à l'identification des Sinim avec les Chinois.

Gesenius défendit cette conception dans son commentaire sur Isaïe et dans son célèbre « Thesaurus »[4]. Il ne pouvait faire appel — cela va de soi — qu'aux connaissances encore très imparfaites qu'on possédait à son époque en histoire et en archéologie. Quand il signalait qu'on avait trouvé dans la Thèbes égyptienne antique des vases à myrrhe avec inscriptions chinoises[5], il s'appuyait sur un argument qui devait par la suite apparaître sans valeur : ces vases n'avaient nullement l'antiquité qu'on leur avait d'abord attribuée.

Quant à Franz Delitzsch, il inséra, par manière d'excursus, dans la troisième édition de son « Commentar über das Buch Jesaia »[6], une étude d'un sinologue de ses amis, Victor von Strauss und Torney : à la question : «Les Sinim d'Isaïe peuvent-ils être les Chinois? », ce savant donnait une réponse pleinement affirmative.

Marchant sur les traces des Jésuites des XVII[e] et XVIII[e] siècles, von Strauss cherchait à extraire quelques clartés d'un livre obscur, le *Tao-te-King*, attribué à Lao-Tseu, philosophe chinois qui aurait vécu vers 600 avant l'ère chrétienne. Si les Jésuites, interprètes de ce penseur, avaient cherché, dans ses phrases peu claires et concises à l'extrême, des vestiges d'un monothéisme qui aurait été connu en Chine dans l'antiquité et aurait supporté la comparaison avec celui de l'Ancien Testament[7], l'ami de Franz Delitzsch prétendait avoir trouvé, dans le même écrit, ni plus ni moins que le nom de Jahvé[8].

Devant cette découverte, notre sinologue n'éprouvait aucune peine à constater, dans le livre de Lao-Tseu, bien d'autres points de contact avec l'Ancien Testament. Il était tout naturel, pensait-il, que, par suite des relations commerciales dans l'antiquité, des échanges se fussent établis entre l'extrême Occident de l'Asie et son extrême Orient et qu'ainsi quelque chose de la révélation d'Israël fût parvenu en Chine et s'y fût ajouté à ce qui y survivait de la révélation primitive. Quoi d'étonnant, dès lors, qu'Isaïe parlât des Chinois en XLIX, 12?

Les conceptions d'un von Strauss respiraient le même optimisme généreux que celles d'un Cornelius a Lapide. Une connaissance plus approfondie de la Chine et de son histoire allait montrer que ces idées ne cadraient pas avec la réalité.

Entre les années 1868 et 1872, le Freiherr Ferdinand von Richthofen n'avait pas fait moins de sept voyages en Chine, ce qui lui avait permis d'étudier ce pays sous de multiples aspects. Dès 1877, il avait publié à Berlin un livre de huit cents pages intitulé : « China. Ergebnisse eigener Reisen und darauf gegründeter Studien ». Ces études et les recensions qui en furent faites en Allemagne[9] et en Angleterre[10] contraignirent les partisans de l'identification : « Sinim » = « Chinois », à un examen plus sérieux des arguments utilisés depuis Gesenius.

Dans son livre « The Prophecies of Isaiah », Th. Kelly Cheyne (1842-1915),

---

4. W. Gesenius, *Thesaurus linguae hebraicae*, 1835, p. 948.
5. Vigouroux, *Dictionnaire de la Bible*, art. « Sinim », vol. V, col. 1787, fig. 394.
6. Franz Delitzsch, *Commentar über das Buch Jesaia*, 3[e] édit., 1879, p. 688-692.
7. Giovanni Vacca, *Le religioni dei Cinesi*, dans P. Tacchi Venturi, *Storia delle Religioni*, vol. I, 1944, p. 539.
8. « Der Name YHWH bei Lao-tse », von Victor von Strauss-Torney für Franz Delitzsch geschrieben, dans *Zeitschrift für die alttestamentliche Wissenschaft*, 1884, p. 28-34.
9. Alfred von Gutschmid, dans *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, vol. XXXIV, 1880, p. 188-213.
10. H. Yule, dans *Academy*, XIII, p. 339.

professeur à l'Université d'Oxford, constatait que l'explication proposée par Gesenius avait généralement reçu l'adhésion des commentateurs d'Isaïe, mais il ajoutait : « It must, however, be candidly admitted that the reasoning of Gesenius falls short of demonstration ». Et après avoir montré que la preuve ne tenait pas devant les faits apportés, entre autres, par Richthofen, l'exégète anglais ajoutait spirituellement : « Still the case of the Chinese is not desperate [11] ».

Et Cheyne mettait en ligne de nouveaux arguments pour maintenir une certaine probabilité à l'identité : « Sinim » = « Chinois ». Pour prouver que des immigrants juifs étaient venus de Perse en Chine avant l'ère chrétienne, il faisait grand état de l'existence d'une communauté juive à Kai-fung-foo, dans la capitale du Honan. Cette communauté était restée ignorée de l'Europe jusqu'au jour où les premiers missionnaires jésuites la découvrirent [12].

Les historiens juifs modernes ont cherché à déterminer l'époque à laquelle s'installèrent en pays chinois les premiers groupes de leurs coreligionnaires. En 1904, « The Jewish Encyclopedia [13] » déclarait qu'il serait téméraire de mettre le premier établissement juif en Chine en relation avec les dix tribus perdues après la ruine de Samarie (721 av.J.C.) [14] ; qu'il serait d'autre part d'un scepticisme exagéré de refuser la tradition des Juifs chinois eux-mêmes, fixant leur première arrivée durant le règne de Han Ming-ti (58-76 de notre ère). Mais, selon le « Jüdisches Lexikon » (1927), l'arrivée au début de l'ère chrétienne n'est pas mieux garantie historiquement que la relation avec les dix tribus du Nord [15].

Même s'il était établi que des colonies juives existaient en Chine au temps du Deutéro-Isaïe, il faudrait encore prouver que la Chine était connue de ce prophète sous le nom de pays des « Sinim ». Déjà en 1890, August Dillmann (1823-1894), professeur à l'Université de Berlin, avait déclaré qu'il ne pouvait pas y avoir eu de Juifs en Chine au temps du prophète de la Consolation. Il avait noté en outre que, pour désigner les Chinois, on aurait dû avoir, non pas « *Sinim* », mais « *Tsinim* ».

Nous touchons ici au problème de l'origine du mot « *Chine* ». Les Chinois désignent leur pays par les deux mots « *Tchong-Kwo* » qui signifient « Etat du milieu ». Les révolutions n'ont rien changé à cette dénomination : le pays qui fut pendant vingt siècles l'Empire du Milieu est aujourd'hui la République du Milieu. La Chine n'est pas le seul pays qui se soit considéré comme le centre de l'univers. Autrefois les Grecs mettaient à Delphes l'« ombilic du monde » et aujourd'hui les Grecs orthodoxes le vénèrent au centre de la Basilique du Saint-Sépulcre à Jérusalem.

Jamais les Chinois n'ont appelé leur pays d'un mot qui aurait donné naissance à notre terme « Chine » ; ce dernier est d'invention étrangère, comme la dénomination de « Fleuve Bleu », lequel n'a rien de bleu et est désigné en Chine par « *Kiang* » (le fleuve par excellence).

Parmi les essais d'explication du mot « Chine », il en est un qui mérite de retenir l'attention. C'est un sinologue, missionnaire de Chine, qui l'expose dans les termes suivants :

« Officiellement chaque dynastie parlait de la Chine sous sa domination comme du « Pays de la grande Dynastie ». Quand le P. Ricci réussit à se fixer dans la capitale, régnait la dynastie chinoise des Ming (1368-1644) ; pendant 275 ans, les documents disent donc « *Ta-Ming-Kwo* », c'est-à-dire : « Etat des grands

11. Th. K. Cheyne, *The Prophecies of Isaiah*, 5e édit., 1889, Vol. II, p. 20-23 : « Appendix on 'The Land of Sînim' ».
12. *Lettres édifiantes et curieuses, écrites des missions étrangères*, t. XXIV, Toulouse, 1881, pp. 50-51 : « Mémoire sur les Juifs établis en Chine ».
13. *The Jewish Encyclopedia*, vol. IV, art. « China », p. 33.
14. *Jewish Quarterly Review*, XIII, p. 23.
15. *Jüdisches Lexikon*, Band I, art. « China », col. 1361.

Ming ». Or, à la fin du troisième siècle avant notre ère, un empereur célèbre réussit à faire, d'une pléiade de principautés, la Chine unie. Il venait du nord-ouest, du pays de *Ts'in*, et il prit ce nom comme nom de sa dynastie. Il avait l'ambition de la faire durer à jamais; aussi bien, les empereurs porteraient désormais un numéro d'ordre : I, II, III, etc. Lui-même fut l'« Empereur Ier des Ts'in », en chinois : « *Ts'in Cheu-hwang-ti* ». Malgré le peu de durée de son règne (221-209), les étrangers durent entendre parler de lui, et c'est du mot « *Ts'in* » que serait dérivée l'appellation étrangère « *Chine* ». En lisant le *Tripitaka* bouddhique, traduit en chinois, j'y ai vu la Chine appelée *Tcheu-na* : c'est évidemment le même mot [16]. »

Si l'explication qui précède a quelque chance d'être dans le vrai, il faut renoncer à trouver la Chine sous le vocable « Sinim » dans le livre d'Isaïe. Il est digne de remarque que l'exégète anglais Cheyne, qui avait d'abord fait de louables efforts pour renflouer l'interprétation de Gesenius en grand danger de sombrer, l'abandonne complètement dans ses travaux ultérieurs sur Isaïe (1895-1899). Il estime désormais que « le cas des Chinois est désespéré » et il revient purement et simplement à l'explication proposée au XVIIIe siècle par Michaelis et Döderlein. Comme eux, il lit « *Sewênim* » et comprend sous ce mot les gens de la région d'Assouan, en Haute-Egypte. Il fut, agissant de la sorte, mieux inspiré que Franz Delitzsch : avec une persévérance digne d'une meilleure cause, ce dernier avait maintenu, dans la quatrième édition de son « Commentar über das Buch Jesaia » (1889), que l'identification de « Sinim » avec les Chinois était encore la solution la plus satisfaisante qu'on eût présentée [17].

Bernhard Duhm (1847-1929), professeur à l'Université de Bâle, est connu pour avoir posé le problème du troisième Isaïe, comme Döderlein avait posé celui du second. Il estime, comme Dillmann, que le nom de la Chine n'apparaît qu'à la fin du troisième siècle avant J.C. pour signifier « le pays de la dynastie des Tsin ». Ce nom étant écrit par les Syriens et les Arabes avec la sifflante emphatique, on aurait en hébreu « *Tsinim* » et non « *Sinim* ». Faisant mention de la lecture « *Sewênîm* » adoptée par Cheyne, Duhm déclare peu probable la présence d'une grande colonie de Juifs à Assouan. Les découvertes ultérieures devaient sur ce point apporter un éclatant démenti au professeur bâlois. Lui-même s'arrêtait finalement à un avis qui ne rencontra guère de succès : les Sinites phéniciens mentionnés dans la table des peuples (*Genèse*, X, 17).

Au début du XXe siècle, Karl Marti, dans son « Kurzer Hand-Commentar », commence par déclarer que personne ne sait ce qu'est le pays des « Sinim ». On pourrait penser aux habitants de Sin, ville dont parle Ezéchiel, XXX, 15; c'est Péluse, à la frontière orientale du Delta du Nil, mais c'est trop proche de la Palestine. Ordinairement on pense à la Chine, ajoute Marti, mais c'est trop loin et il faudrait « *Tsinim* » et non « *Sinim* ». Contrairement à l'avis de Duhm, le professeur de Berne estime que l'opinion la plus probable est la correction autrefois proposée par Michaelis et Döderlein et reprise par Klostermann et Cheyne : « *Sewênîm* », les gens de Syène. De cette manière, le prophète nomme le lointain orient, le nord et la mer, c'est-à-dire la Méditerranée ou le couchant, enfin Syène d'Egypte, c'est-à-dire le lointain sud.

En 1905, paraissait le « Livre d'Isaïe » du P. Albert Condamin, S. J., la première étude critique sur Isaïe due à une plume catholique. A propos du pays des « Sinim », l'auteur se contente de faire le point, sobrement et judicieusement : « Gesenius avait pensé à la *Chine*, opinion improbable, fortement combattue par Dillmann et par Duhm... Klostermann, Cheyne et Marti, reprenant l'ancienne conjecture de J. D. Michaelis, lisent « *Sewênîm* », Syène, aujourd'hui *Assouan*, en

16. Louis Van Hee, S. J., « Les Sinim d'Isaïe », dans le *Bulletin de l'Union Missionnaire du Clergé*, janvier 1945, p. 4.

17. Franz Delitzsch, *Commentar über das Buch Jesaia*, 4e édit., 1889, p. 489.

Egypte. Cette identification est loin d'être certaine ». La leçon « Sewênîm » n'était en effet que probable. Elle prêtait flanc à une double objection : la correction était purement hypothétique et rien ne prouvait l'existence d'une colonie juive à Assouan, vers le VI^e^ siècle avant J.-C.

L'année même où paraissait l'étude du P. Condamin, le Service des antiquités d'Egypte accordait à une mission allemande l'autorisation d'entreprendre des fouilles dans l'île d'Eléphantine, en face d'Assouan [18]. On sait comment les documents en langue araméenne qui y furent découverts et dont la publication complète fut faite par Cowley en 1923 [19], révélèrent l'existence à Eléphantine d'une colonie juive dont les origines remontaient au VII^e^ ou au VI^e^ siècle et dont la présence dans l'île était encore attestée vers les années 400 avant notre ère.

Il est manifeste que cette découverte conférait une probabilité singulièrement accrue à la correction de *« Sînîm »* en *« Sewênîm »*. Si le P. Condamin écrivait en 1905 que l'identification avec Syène (Assouan) était loin d'être certaine, on pouvait dire désormais que c'était de loin l'explication la plus probable.

Aussi, en 1939, dans son commentaire « Das Buch Isaias », Johann Fischer comprend comme suit notre verset. Au lieu de *« mê-rachôq »* (de loin), il lit : *« mim-mizrach »* (de l'orient). Parmi les fils d'Israël, les uns reviennent donc de l'orient (Babylone) ; d'autres, du nord et de l'ouest ; d'autres encore, du pays des Sinites, qui ne peut être que le sud lointain. Ce ne peut être la Chine, qui se trouve en extrême Orient ; ce n'est pas non plus Péluse, qui est trop proche. Il faut donc identifier Sinim avec la contrée de Syène, aujourd'hui Assouan, en considérant *« Sînîm »* comme la corruption d'un original *« Sewênîm »*, à rapprocher de *« Sewênêh »*, qui dans Ezéchiel désigne Assouan.

En 1943, dans son « Book of Isaiah », Mgr Kissane écrit : « La plupart des exégètes, après Michaelis, identifient Sinim avec Syène où il y avait une colonie juive à l'époque postexilienne. D'autres l'identifient avec Péluse ou avec le désert de Sin dans la péninsule sinaïtique. La Vulgate et le Targum traduisent par 'le pays du Sud' ».

En 1947, dans la « Sainte Bible » de Pirot et Clamer, Louis Dennefeld marque sa préférence pour Péluse. Il écrit : « Le prophète voit revenir les Israélites non seulement de Babylone, mais du monde entier, en particulier du pays inconnu des Sinim, que les uns identifient avec la Chine, d'autres, remplaçant le yod par le waw, avec Syène (Assouan), d'autres encore, avec plus de raison, avec Péluse, nommé Sin dans Ezéchiel, XXX, 15 ». Il est probable que, pour Dennefeld, l'inconvénient d'une correction du texte ne lui paraissait pas balancé par les autres arguments en faveur de Syène.

Dans la Bible de Jérusalem (1951), Auvray et Steinmann se contentent de noter que le pays de Sinnim (sic) est peut-être Syène (Assouan) au sud de l'Egypte.

Quant à la dernière édition de la Bible Crampon (1952), elle laisse le choix entre « Chine » et « Syène », tout en présentant l'alternative sous forme d'interrogation.

Enfin, le « Catholic Commentary on Holy Scripture », publié cette année, tranche sans hésiter la question : « The land of the Sinites is not China, but Syene (Assuan) ».

S'il est donc vrai de dire, avec Mgr Kissane, que l'explication la plus fréquente est celle qui identifie Sinim avec les gens de Syène, où il y avait une colonie juive à l'époque postexilienne, il n'en reste pas moins que plusieurs, et non des moindres, hésitent encore à considérer cette exégèse comme la plus probable, en raison de la correction qu'elle exige de *« Sjnjm »* en *« Swnjm »*.

---

18. L. Hennequin, *Supplément au Dictionnaire de la Bible*, Vol. II, 1934, art. « Eléphantine », col. 962-1032.

19. A. Cowley, *Aramaic Papyri of the Fifth Century B.C.*, Oxford, 1923.

Jusqu'à présent, cette correction était en effet purement conjecturale. Une récente découverte archéologique vient heureusement mettre fin à toute hésitation.

Nous voulons parler des manuscrits hébreux retrouvés en 1947, dans une grotte près du Khirbet Qumrân, au désert de Juda, non loin de la Mer Morte. On sait que la pièce la plus précieuse que nous ait rendue ce dépôt est un rouleau pratiquement intact et contenant les soixante-six chapitres du livre d'Isaïe [20].

Ce rouleau, d'une longueur totale de plus de sept mètres, a été intégralement reproduit en phototypie (54 planches) par les « American Schools of Oriental Research » et publié à New Haven, en 1950, par les soins de Millar Burrows, assisté de John Trever et de William Brownlee.

Il suffit de jeter les yeux sur la planche XLI, au début de la ligne douzième, pour constater qu'on trouve dans Isaïe XLIX, 12, au lieu de la graphie « *sjnjm* » du texte massorétique, la graphie « *swnjjm* ».

La conclusion manifeste est que le manuscrit d'Isaïe retrouvé à Qumrân nous parle, non de la terre des *Sinim*, non pas même de la terre des *Sewênim*, mais bien de la terre des *Sewanijjim*, c'est-à-dire des gens de *Sewan*, nom que porte la ville d'Assouan dans les papyrus d'Eléphantine. Il s'y rencontre environ 25 fois, toujours écrit « *S-w-n* ». Ce nom s'est conservé en copte (« *Suan* ») et on le retrouve, augmenté de l'article arabe dans le moderne « *As-suan* ». Tout nous invite donc à restituer une vocalisation « *Sewan* ».

On peut se demander quelle est la relation entre « *Sewan* » et la forme « *Sewênêh* », attestée par l'hébreu massorétique en Ezéchiel, XXIX, 10 et XXX, 6. Les Septante l'ont traduite sans hésitation par « *Syènè* », nom grec de la ville d'Assouan : on le rencontre déjà dans Hérodote (II, 28). La question serait de savoir si « *Sewênêh* » n'est pas (forme et vocalisation) une création tardive influencée par le grec « Syènè » et si le texte primitif d'Ezéchiel ne portait pas « Sewan ».

L'île d'Eléphantine se trouve immédiatement à l'ouest d'Assouan, séparée de cette ville par un bras du Nil large seulement de 90 mètres. L'île elle-même est longue de deux kilomètres et mesure 400 mètres dans sa plus grande largeur. Les Arabes l'appellent l'île d'Assouan ou l'île des fleurs. Dans les papyrus araméens, si la ville est connue sous le nom de « *Sewan* », l'île porte le nom de « *Jeb* » : ce n'est pas autre chose que la transcription en araméen du vocable égyptien qui signifie « éléphant » ou « ivoire » ; on désignait par là toute la région de la première cataracte. Les documents araméens en question parlent donc des « Juifs de Jeb » (6 fois) et des « Araméens de Sewan » (10 fois). On ne rencontre pas l'expression « Juif de Sewan » et l'on n'a que trois fois « Araméen de Jeb ». Le savant éditeur des papyrus estime que « this can hardly be accidental, and points to Elephantine as the specially Jewish settlement [21] ». Une colonie juive aurait résidé dans l'île et une araméenne, dans la ville. Cette distinction valait du moins entre les années 495 et 400, époque à laquelle appartiennent les papyrus retrouvés dans l'île. Mais il est manifeste que, quand le Deutéro-Isaïe parlait de la terre des « Sewanijjim », il voulait signifier par là, d'une manière générale, l'ensemble de la région : ville d'Assouan, île d'Eléphantine et territoire circonvoisin.

Le pluriel « *Sewanijjim* » suppose un singulier « *Sewanij* », formé régulièrement de « *Sewan* » [22]. On sait que l'affomante « *ij* » sert à composer ce genre

---

20. *Nouvelle Revue Théologique*, 1949, p. 291-293.

21. A. Cowley, *Aramaic Papyri*, p. 12.

22. A Assouan même, à l'époque perse (qui est celle des papyrus retrouvés là), sur le nom de « Sewan », on formera les adjectifs « Sewan-kan » et « Sewan-kania » (Syénite), ce que Sachau explique comme une formation perse en -kan, introduite en araméen (A. Cowley, *Aramaic Papyri*, p. 82).

d'adjectifs, tels que « *Môabij* » (Moabite), « *Mizrij* » (Egyptien), « *'Ibrij* » (Hébreu) [23]. Le pluriel masculin de l'adjectif en « *ij* » est en « *ijjim* », mais plus souvent dans l'hébreu massorétique, par suite de la contraction, il est en « *îm* ». Si l'on a habituellement dans la Bible « *'Ibrîm* » (Hébreux), on rencontre cependant, dans l'*Exode*, III, 18, le pluriel non contracté « *'Ibrijjim* » [24]. On peut donc attendre, comme pluriel de « *Sewanij* », non seulement la forme plus ancienne non contractée « *Sewanijjim* », mais encore une forme plus récente contractée « *Sewanîm* ».

Cette dernière observation permet de se rendre compte, à la fois, du « *Sewanijjim* » du manuscrit de Qumrân et du « *Sînîm* » de l'hébreu massorétique. Pour comprendre l'évolution d'une forme à l'autre, il suffit de restituer entre elles le pluriel contracté « *Sewanîm* » (mieux que « Sewênîm »). Si l'on admet que le manuscrit de Qumrân est notablement plus ancien que le plus vieux des manuscrits qui nous avaient conservé le texte d'Isaïe, on s'explique comment, au long des multiples transcriptions, le « *Sewanijjim* » s'est transformé en « *Sewanîm* », puis comment, par la corruption du « *waw* » en un « *jod* », on a abouti au « *Sînîm* » de notre texte actuel.

Mais n'est-on pas contraint de conclure à l'antiquité de ce manuscrit qui se révèle ici comme l'unique témoin de la leçon correcte, laquelle était, semble-t-il, complètement tombée dans l'oubli, déjà à l'époque des traducteurs anciens? Le fait est peut-être susceptible d'une autre explication et « une hirondelle ne fait pas le printemps », mais, si des constatations du même genre se multipliaient, elles finiraient pas constituer un argument sérieux.

Quels étaient ces fils d'Israël installés dans le pays d'Assouan et plus spécialement, semble-t-il, dans l'île d'Eléphantine? Les papyrus qui nous ont révélé l'existence de cette colonie ne disent rien sur l'époque et les circonstances de sa fondation. Nous apprenons seulement qu'elle existait déjà certainement en 525, lors de la conquête de l'Egypte par Cambyse [25], et qu'elle possédait dans l'île d'Eléphantine un temple en l'honneur de Jahvé, autrefois construit par les premiers colons [26].

Ces premiers contingents d'Israélites étaient sans doute arrivés là originairement à titre de soldats mercenaires, enrôlés par le Pharaon et installés là pour garder la frontière méridionale du pays. Sur la date de cette première arrivée, les auteurs ne sont pas d'accord : les uns [27] les font venir sous Psammétique I^er^ (663-609) ; les autres [28], sous Psammétique II (594-588) ; en toute hypothèse, ils avaient quitté la Palestine avant la chute de Jérusalem et le début de l'Exil de Babylone.

Tandis qu'en XLIX, 12, le regard prophétique du Deutéro-Isaïe fait un tour complet d'horizon et contemple les Israélites qui, après l'édit de Cyrus, accourent de partout vers la sainte Sion, pourquoi a-t-il signalé spécialement ceux qui reviendraient d'Assouan? Selon certains commentateurs, il y aurait dans le livre d'Isaïe [29] un autre passage qui viserait les Juifs d'Eléphantine : cet oracle plus

23. Joüon, *Grammaire de l'hébreu biblique*, p. 210.
24. Joüon, *Grammaire*, p. 216.
25. *La restauration juive sous les rois Achéménides*, dans *Cahiers Sioniens*, 1948, p. 327.
26. Sur la religion des Juifs d'Eléphantine, voir Van Hoonacker, *Une communauté Judéo-araméenne à Eléphantine*, Schweich Lectures, London, 1915; Albert Vincent, *La religion des Judéo-Araméens d'Eléphantine*, Paris, Geuthner, 1937; William Foxwell Albright, *De l'âge de la pierre à la chrétienté*, Paris, Payot, 1951, p. 274.
27. L. Hennequin, *Dict. Bible, Supplément*, Vol. II, col. 983-986 : Date de fondation de la colonie.
28. A. Cowley, *Aramaic Papyri*, Introduction, p. XVI.
29. Isaïe, XIX, 19-20 : voir le commentaire de ces versets par L. Hennequin, dans l'article « Eléphantine » cité plus haut, col. 984.

ancien les avait désignés comme ceux qui avaient dressé un autel pour Jahvé dans la terre d'Egypte et une stèle sur les frontières de ce pays pour Jahvé, comme ceux qui constituaient un signe, un témoignage pour Jahvé des armées sur la terre d'Egypte. Etait-ce là la raison de l'intérêt particulier que leur portait le Deutéro-Isaïe?

Le mouvement de retour vers Jérusalem de ces Juifs Syénites ne fut guère un exode général. Il se passa à Eléphantine ce que nous constatons dans la vallée de l'Euphrate : ici, les documents Murashu [30], là, les papyrus araméens nous font connaître des familles juives qui, sous les règnes d'Artaxerxès I[er] et de Darius II, sont solidement ancrées en Babylonie comme en Egypte et ne manifestent aucune velléité de retourner en Palestine.

Résumons-nous : le mystérieux terme « Sinim » d'Isaïe, XLIX, 12, a reçu au cours des siècles, des interprétations divergentes : les Chinois, disaient les uns; les Sinites phéniciens, opinait Duhm; les habitants de la péninsule sinaïtique, selon d'autres signalés par Mgr Kissane; les gens de Péluse, selon l'avis préféré par Dennefeld.

Après la découverte des papyrus araméens d'Eléphantine, on est revenu, avec une insistance croissante, à la correction de *« Sinim »* en *« Sewênim »* proposée par Michaelis au XVIII[e] siècle et l'on a estimé que le prophète avait voulu parler des Juifs d'Eléphantine.

A ceux qui refusaient de se rallier à cette explication, en raison du caractère conjectural de la lecture *« Sewênim »*, la découverte du manuscrit d'Isaïe à Qumrân vient enlever tout scrupule, toute hésitation, en restituant la forme primitive *« Sewanijjim »* et en excluant toute possibilité d'une interprétation autre que celle autrefois proposée par Michaelis et Döderlein.

Le Deutéro-Isaïe a donc voulu parler des Juifs établis dans la partie la plus méridionale de l'Egypte, la région de Sewan, nom attesté par les papyrus araméens retrouvés sur place. C'est le Suan des Coptes, l'Assouan des Arabes, la Syènè d'Hérodote, la Sewênêh d'Ezéchiel, selon la graphie et la vocalisation des Massorètes [31].

Le P. Edmond Power, S. J., exprime la seule opinion désormais acceptable, quand il écrit dans « The Catholic Commentary on Holy Scripture » : « The land of the Sinites is not China, but Syene, Assuan ».

On s'étonne que, dans la dernière édition de la Bible Crampon (1952), on laisse encore le choix entre « Chine » et « Syène ». On a démontré depuis longtemps l'impossibilité de l'identification : « Sinim » = « Chinois ». On comprend certes le sentiment de ceux qui aimeraient à penser que le prophète a parlé de la Chine lointaine. Mais il faut s'incliner devant les faits : il n'est pas question des Chinois dans Isaïe, XLIX, 12.

N'est-il pas au moins aussi émouvant, n'est-il pas plus précieux de penser que le nom de ce grand pays est inscrit dans le cœur et la chair d'une légion de missionnaires qui, par amour pour lui et ses habitants, ont souffert et souffrent encore une dure persécution?

Gustave LAMBERT, S. J.

---

30. *La restauration juive sous les rois Achéménides*, dans *Cahiers Sioniens*, 1948, p. 317-318.

31. Dans la locution « de Migdol à Syène » (Ezéch., XXIX, 10 et XXX, 6), la forme *Sewênêh* fait difficulté. On a proposé de lire *Sewanâh* (vers Sewan). Les deux oracles où se trouve cette expression sont considérés comme secondaires et tardifs (vers 340) par J. Steinmann, dans son livre récent : *Le prophète Ezéchiel et les débuts de l'Exil*, Paris, 1953, p. 276-279.